

AUDE LANCELIN

Le monde libre



UNE PLONGÉE
SANS PRÉCÉDENT DANS
LA SERVITUDE DES MÉDIAS

**PRIX
RENAUDOT 2016**
ESSAI

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Le monde libre

Un an avant une élection présidentielle, la « numéro deux » du plus célèbre hebdomadaire de la gauche française est brutalement licenciée. Rapidement, des causes politiques à cette éviction seront évoquées par les médias. Le parti au pouvoir, traître à toutes ses promesses, se verra ainsi soupçonné d'avoir voulu remettre au pas « sa » presse, tandis que les actionnaires du Monde libre, holding à laquelle appartient le journal, seront interpellés au sujet de leur rôle dans l'affaire.

Partant de ces événements, la journaliste Aude Lancelin livre ici le récit de ses quinze années passées au cœur des médias français, entre décadence d'un métier, opérations de police intellectuelle, et socialisme d'appareil à l'agonie. Une plongée sans précédent dans le « quatrième pouvoir », par quelqu'un qui l'a connu de l'intérieur. Un appel aussi à la résurrection d'une vraie gauche, et à la libération des journalistes.

Aude Lancelin

Aude Lancelin, spécialiste de la vie des idées, a été directrice adjointe des rédactions de *L'Obs* et de *Marianne* entre 2011 et 2016. Elle est notamment le coauteur des *Philosophes et l'amour* (Plon).

Aude Lancelin

LE MONDE LIBRE

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

À la mémoire de François Caviglioli

*«Comment écrire? sinon comme une femme
accoutumée à l'honnêteté se déshabille dans une
orgie.»*

GEORGES BATAILLE,
Les Problèmes du surréalisme, 1949.

«Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.»

ALPHONSE DAUDET,
La chèvre de monsieur Seguin, 1869.

Avertissement

Ce fut sous le règne de François Hollande que ces personnages vécurent et se querellèrent; bons ou mauvais, beaux ou laids, riches ou pauvres, ils seront tous égaux un jour, écrirais-je à la manière de Stanley Kubrick, à la toute fin de *Barry Lyndon*. Dans tous les événements qui seront relatés ici, il n'est pas une phrase, pas un fait, qui ait en quoi que ce soit été inventé ou même déformé. Certains noms ont cependant été modifiés. Principalement ceux du journal pour lequel j'ai longtemps travaillé et des personnages haut placés qui alors le peuplaient. L'important n'est pas tant de les identifier que de déterminer le rôle qu'ils auront joué au sein du système ayant abouti à la mise à sac entière d'un métier. Eux passeront, l'œuvre de destruction restera. Par cet artifice, j'ai aussi choisi d'ajouter la légèreté du romanesque à la vilenie bien réelle de certaines situations.

Prologue

On vient m'arrêter, des hommes m'empoignent pour m'emmener vers un échafaud lointain. Autour de moi personne ne proteste. Un sentiment d'approbation accompagne la violence calme et implacable qui colore toute la scène. On ne m'explique pas ce que j'ai fait. Un crime selon toute vraisemblance, et d'une espèce indiscutable, dont la nature dispense même de la moindre justification. La perspective du supplice, de la mort, n'est pas ce qui suscite alors en moi la révolte. Ce qui me saisit d'horreur, c'est le silence de mes proches, présents lors de la scène. Leur adhésion sourde à la loi glacée qui s'exerce et s'apprête à me broyer.

J'ai fait ce rêve il y a longtemps, à la fin de l'enfance je crois. Jamais il ne m'a quittée depuis, jamais je n'ai pu l'oublier. Les événements qui seront relatés ici auraient pu en être une sorte de survenue dans le réel, des années plus tard. À bien des égards, on verra qu'ils en furent en réalité l'exact contraire. On est venu me chercher, en effet, une meute d'hommes m'a entraînée vers une espèce de

martyre, m'infligeant le licenciement que tout salarié contemporain redoute, le Jugement dernier profane qui le pousse à presser le pas chaque matin vers le travail, et à sourire servilement à la machine à café. Mais contrairement au cauchemar de l'enfance, tout le monde a protesté. Un sentiment de révolte a balayé la peur tout autour de moi, de la base jusqu'au sommet. On a cherché par tous les moyens à stopper les exécuteurs, on s'est couché devant les roues du camion, on a pleuré de rage, d'impuissance. Mais puisqu'il faut dire toute la vérité, au fond de moi je savais. Contrairement au cauchemar de l'enfance là encore, j'étais sûre qu'un jour ils viendraient. L'atmosphère de crime qui m'accompagnait depuis longtemps, comme un halo, dans la presse d'une France au crépuscule, impossible de ne pas l'éprouver.

Cela faisait longtemps qu'ils m'attendaient au bout du chemin, et ils n'ont d'ailleurs pas manqué de patience. Les imposteurs défaits de la «nouvelle philosophie», les tartuffes de la réaction grimés en gardiens des belles-lettres, les antiques pieds-noirs éditorialistes qui pensent que chez les femmes il faut emporter le fouet, les corrupteurs qui clignent des yeux en affirmant devant la débutante que, lorsque vous aurez une cave et des amants, c'en sera fini avec les phrases de l'intégrité, les managers de l'année que votre seul regard dérange, les benêts de salles de rédaction pour qui le seul usage d'un mot rare est déjà une sorte de crachat à eux personnellement adressé, les somnambules surtout, qui ne savent pas qu'un jour ce pays fut la patrie de l'intelligence, ou ceux que le souvenir de ce flambeau désormais éteint humilie et qui préfèrent l'oublier.

Un ogre venu des télécoms

Il n'est pas certain pourtant que tous auraient osé ce geste à mon égard si un plus violent qu'eux, un parvenu déjà tout crotté de méfaits, n'était venu enhardir leur long désir. Un personnage venu de l'univers des télécommunications et des centres d'appels, ces nouveaux bagnes où des esclaves d'un nouveau type trimaient pour offrir des services *low cost* à d'à peine plus fortunés qu'eux.

À l'animosité ancienne de mes ennemis, l'ogre de la connexion Internet bradée offrit un débouché simple et sans appel, qui les laissa eux-mêmes sidérés par sa brutalité inespérée, dans un monde de la presse où, il y a peu encore, un moelleux paternalisme réglait les rares conflits sociaux qui pointaient. Un licenciement d'une agressivité telle qu'on en voyait seulement dans son monde vorace, où il était de bonne pratique d'optimiser le coût de l'être humain, de monter à la hâte des dossiers pour briser les récalcitrants, de broyer jusqu'aux plus zélés desservants de l'entreprise, d'instaurer la mise en alarme de tous pour mieux régner sur chacun.

À ce personnage tentaculaire, dont le passé était notoirement trouble, la presse dite de « progrès » s'était gracieusement vendue en quelques années à peine pour un plat de lentilles et quelques bouchées de pain. Il en possédait les principaux titres, les plus anciens, les plus recrues de prestige, ceux-là mêmes qui étaient issus de la Résistance ou des luttes de la gauche pour la décolonisation, ces feuilles autrefois galvanisées par des combats essentiels. Aujourd'hui, celles-ci servaient avant tout, du moins le plus souvent, à dicter les prochains gadgets culturels que devraient se procurer de jeunes enseignants pleins de bonne volonté intellectuelle ou de solides bataillons de bourgeois de province, mais un certain lustre y demeurerait encore, une histoire qui, pour s'être déjà en grande partie voilée, n'en conservait pas moins toujours l'écho d'un authentique âge d'or de la pensée et de la politique.

Dans ce véritable raid sur tout ce qui restait de simulacre d'information bon teint « de gauche », dans cette opération de mainmise presque totale, à peine vraisemblable même par son degré d'extension, deux autres personnages avaient secondé l'ogre des télécoms. Ensemble, ils avaient fondé une holding appelée non sans témérité Le Monde libre, actionnaire majoritaire du groupe « Le Monde », dont le joyau était un célèbre quotidien du soir. « *Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre* », on le sait. Le nom donné à leur nouveau-né était une bien curieuse idée.

L'un devait sa fortune colossale à la haute couture, une des dernières sphères où l'astre français n'avait pas encore pâli, et ne se distinguait plus guère publiquement que par le mécénat de prix littéraires ou par quelques

saillies amères sur tel journaliste du groupe qui l'avait indisposé pour des raisons le plus souvent obscures ou anecdotiques. Il se vantait du reste de ne pas ouvrir la plus grande part de la presse qu'il finançait, expression ultime de la morgue qu'il distribuait sur elle sans compter. Ses nombreuses relations avec des hommes de pouvoir, l'amitié qui l'avait autrefois uni au président Mitterrand, la respectabilité de gauche qui entourait encore son nom, avaient néanmoins été formidablement utiles à son associé, l'ogre des télécoms, qui, sans cette «savonnette à vilain», n'aurait sans doute jamais pu accéder à la propriété du *Monde*.

L'autre était un banquier d'affaires à l'intelligence très vive. Étrange et fort jaloux, à l'évidence travaillé par des forces violemment antagonistes, il aimait deviser sur un monde en plein effondrement, citer des poètes, s'enflammer pour des samizdats révolutionnaires. Avec la même énergie, il s'enthousiasmait pour des caudillos de la gauche radicale ou des groupes culte du rock, et passait néanmoins sa vie à se couler amoureuxment dans les circuits de l'argent, entre les tableaux de chasse vieillots des salles à manger de Lazard Frères, et la tour du siège new-yorkais de sa banque, d'où il dominait tristement Central Park. De plus détruits que lui ne voyaient à travers toutes ses cabrioles que postures sans suite pour magazines complaisants. C'était une erreur. Il était parfaitement sincère à sa façon. Nul ne peut servir deux maîtres cependant. Le situationnisme et la banque, encore moins que d'autres. Il avait donc choisi, et de longue date en réalité, même si une part de son esprit semblait encore parfois parvenir à ignorer ce que tramait l'autre.

Ainsi était-il devenu l'arlequin de l'ogre. Ses excentricités politiques étaient habilement utilisées par son associé pour donner à leur empire de presse une apparence de diversité idéologique, de tempérance par neutralisation des contraires. « *Nos journalistes sont très heureux* », disait l'ogre, « *leurs actionnaires ne sont pas alignés, cela leur laisse une grande liberté* ». Et de bonheur, il y en avait si peu dans la presse agonisante des années 2010 que tout le monde avait envie de croire à ce mensonge, et au ton patelin qui l'accompagnait. Il n'y avait pourtant dans toute l'affaire qu'un seul maître, ainsi que l'on ne tarderait hélas pas à s'en rendre compte, et le maître c'était l'ogre.

Lourdement endetté depuis des années déjà pour satisfaire à ses caprices de jeune tycoon, le banquier d'affaires avait vu le prêt qu'il avait contracté pour entrer au Monde libre garanti par la fortune immense de son associé. Celui-ci le tenait donc désormais sous sa coupe, sans restriction sur l'essentiel, et ne lui laissait pas la longe très longue. L'ogre ne se privait du reste pas dans Paris d'ironiser méchamment au sujet de son envergure financière incomparable à la sienne, et de ses prises de position politiques « avancées ». L'une garantissant l'innocuité des autres, ces dernières suscitaient des gorges chaudes aux tables d'une oligarchie qui aurait été alarmée par un authentique milliardaire rouge, mais s'amusait de ces fantaisies jugées somme toute sans conséquence. L'ogre assurait du reste que celui-ci « *retrouvait tout à fait les pieds sur terre, dès lors qu'il était question d'argent* ».

Lorsque les deux compères s'exprimaient ensemble publiquement sur un plateau de télévision, l'électricité entre eux était tout à fait perceptible. Leurs corps

eux-mêmes se repoussaient comme sous l'empire d'une espèce de danse nuptiale inversée qui était assez remarquable.

De joute d'honneur ou de guerre véritable, il ne pouvait y avoir cependant, tant le destin social de l'un était désormais subrepticement passé entre les mains de l'autre. Il n'était guère étonnant à cet égard que l'arlequin affiche, dans les portraits qui étaient souvent consacrés dans la presse à sa figure tout à fait hors du commun, une passion pour les jeux vidéo préférés des adolescents, tel *Assassin's Creed*, dont l'univers mêlait la science-fiction au folklore médiéval. Il n'en allait pas seulement là de faire communément allégeance à une certaine médiocrité d'époque, de la même façon que toutes les élites diplômées de la planète aimaient alors à s'aplatir devant les plus creuses séries télévisées. Il en allait de quelque chose de plus profond pour lui, à travers ces absurdes consoles de jeux dont un homme aussi intellectuellement délié prétendait être dépendant. Il en allait de la scénarisation de guerres jamais menées, il en allait de gigantomachies qui n'engagent à rien, et qui surtout, dispensent de mener les vrais combats dans le réel. Ainsi filait sa vie depuis qu'il avait croisé l'ogre, et que celui-ci, avec sa montagne d'argent, avait fini par engluier son désir le plus ancien, celui-là même qui l'avait poussé à investir dans les médias. La politique.

Naissance de «l'Obsolète»

C'est à cet ogre-là, et à personne d'autre, que «l'Obsolète», le vieux journal autrefois hardiment «de gauche», où j'étais entrée à l'âge de vingt-six ans, avait choisi de se donner en 2014. Comment une telle chose avait-elle été possible? Comment l'évangile hebdomadaire de tous les intellectuels progressistes des années 70 avait-il ainsi pu s'offrir, la maturité avancée, au roi sardonique du haut débit, à ce seigneur qui régnait sans partage sur des milliers d'employés, et se prenait parfois à envier les mœurs salariales des antipodes asiatiques?

Il y avait là hélas plus qu'un mauvais tour de l'histoire, plus qu'un de ces naufrages que connaissent sur le tard certaines institutions ou certains destins individuels, renonçant faustiennement à tous les idéaux de la jeunesse. Il n'y avait pas là une défaite tardive, comme certains aimaient à se raconter l'histoire encore trop avantageusement. Il y avait là une logique à l'œuvre au contraire, l'aboutissement – il est vrai effroyable – de tout un parcours. Celui de la «deuxième gauche» elle-même,

celle qui avait surgi du cerveau d'une caste d'énarques et de patrons modernistes, celle qui avait rêvé d'un pays sans usines, sans conflits, délivré des grands bras de fer fondateurs dont l'histoire était désormais recouverte de mensonges et d'ordures. Une gauche dont le nouveau président de la République, élu un peu par accident en 2012, incarnait une version à la fois bonhomme et dure, présentant l'énorme défaut de rendre le subterfuge absolument nu aux yeux de tous. Une gauche qui avait de longue date les yeux de Chimène pour les tours de vis managériaux et les fascinantes sagas d'entrepreneurs high-tech que le Barbe-bleue des télécoms incarnait entre tous. Une gauche qui avait donc tout pour lui tomber un jour dans les bras et se faire saigner à blanc par lui.

Rien n'avait jamais été innocent et sans tache dans l'histoire de «l'Obsolète», dont l'essence même avait en réalité toujours reposé sur un malentendu idéologique plus ou moins sciemment entretenu par ses fondateurs. À l'origine était une austère feuille anticolonialiste, *France Observateur*, qui, au début des années 60, servait encore d'organe à toute la gauche intellectuelle non communiste. À la faveur de ces creux que connaissent les journaux, quand leurs combats s'épuisent ou que leur lectorat trouve ailleurs à s'enticher, vint à s'en emparer une petite fraction mondaine et plus droitière, directement issue de *L'Express*, charnier natal fondé par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud dix ans auparavant. En partie né de l'engagement contre la torture en Algérie, *L'Express* de cette époque était lui-même devenu au fil du temps l'étendard de la bourgeoisie atlantiste et pro-entreprise, qui se voulait de gauche tout en rêvant d'Amérique,

et finirait logiquement, quelques années plus tard, par se revendiquer d'un hypocrite « ni droite ni gauche », signant la reddition totale à de prétendues lois du marché, comme de juste idéalement ajustées aux intérêts des classes favorisées.

Un personnage s'était distingué entre tous au sein de cette rédaction, autant par son ambition hors de toute mesure que par son agilité à parvenir, et notamment à se glisser auprès des puissants. Il avait choisi de faire de son véritable prénom un patronyme biblique d'emprunt. On l'appelait Jean Joël. À la faveur de deux interviews retentissantes arrachées autant par l'obstination que par la chance à Fidel Castro et au jeune président des États-Unis qui serait assassiné à Dallas, il était devenu l'un des journalistes les plus en vue du pays, en un temps où cette profession passait encore pour intellectuelle et n'était pas encore entièrement couverte d'opprobre. Il n'avait cependant pas attendu cette célébrité pour aimer à s'enivrer publiquement de lui-même dans des proportions extravagantes qui, tout au long de son futur règne, alimenteraient d'inlassables saillies chez ses subordonnés, autant que chez ses amis.

Le séducteur patron de *L'Express* qui, pas davantage que lui, ne connaissait de bornes à ses désirs d'affirmation, avait fini par le prendre en grippe. Quoique convaincu de ses qualités hors normes, il le poussa vers la sortie. « *Tout le monde va penser que je suis fou* », confia alors Servan-Schreiber, qui exigeait ni plus ni moins que le départ de celui que chacun tenait pour l'homme le plus talentueux du journal. C'est ainsi que le prodige venu de Blida l'andalouse, en Algérie, tout gonflé de son importance, s'était